

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du Manoir, 5^{ème} étage, porte gauche.

Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4^{ème} étage, et frappa porte gauche.

A peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « Enfin ! Je vous attendais ».

Marie, qui avait déjà tourné les talons stoppa net, comme paralysée.

Comment la personne derrière la porte pouvait-elle la connaître ? "Ou bien, c'est sûr, celle-ci doit attendre quelqu'un d'autre." En réponse à cette pensée, la voix se fit à nouveau entendre, mais cette fois un peu plus insistante : «Entrez, la porte est ouverte.» Marie s'approcha timidement, poussa la porte et entra à tâtons dans l'appartement. Une odeur d'encens la cueilli sur le palier.

- Désolée, je me suis trompée de porte.

- Ce n'est pas grave ; je sais qui vous êtes et j'avais vu que nous allions nous rencontrer aujourd'hui.

Elle avait "vu" ! Comment cela était-il possible ?

Le regard de Marie commençait à s'habituer à l'obscurité qui régnait dans le couloir, et elle pouvait à présent se rendre compte de certains détails de décoration : aux murs, des tentures à motifs hindous, des bougies disposées sur des consoles, des bâtons d'encens en épis dans des pots et dont les bouts incandescents lui faisaient penser à de petits yeux inquiétants qui la regardaient dans le noir. Tous ces artifices, sans doute destinés à mettre le visiteur dans une ambiance de totale sérénité, avaient l'effet inverse sur les nerfs de Marie. Son coeur se mit à cogner dans sa poitrine de plus en plus fort au fur et à mesure qu'elle progressait dans l'appartement.

Après un moment qui lui parut une éternité mais qui ne dura sans doute pas plus de quelques secondes, elle arriva enfin sur le seuil d'une porte qui desservait une pièce faiblement éclairée. Celle-ci paraissait aveugle, tant les lourds rideaux qui pendaient aux fenêtres empêchaient toute velléité de lumière. L'odeur d'encens était vraiment prégnante et rendait l'atmosphère étouffante.

- Venez, entrez, n'ayez pas peur.

- Je n'ai pas peur, menti Marie, mais comment avez vous su ? demanda t-elle d'un ton brutal qui la surpris, elle si calme en temps normal

- Je sais beaucoup de choses, répondit l'autre d'une voix douce, qui n'avait pour effet que de faire monter un peu plus la pression chez son interlocutrice.

- Prenez la chaise et asseyez-vous en face de moi. Je vous sens très nerveuse, mais je ne veux que votre bien.

Marie s'exécuta presque malgré elle, comme si sa volonté avait abandonné toute résistance. Peut-être l'effet de ces effluves de "vieille église" qui lui faisaient à présent un peu tourner la tête.

Assise, les bras croisés et les jambes ramenées sous la chaise, tout son être était en tension. La personne en face d'elle avait un visage couronné par des cheveux blonds frisés qui avaient l'air de vivre leur vie. On ne pouvait lui donner d'âge, mais tout dans sa physionomie et le son de sa voix montrait qu'elle avait vécu de nombreux événements ; chez elle, les rides d'expression étaient vraiment marquées, comme autant de traces des émotions diverses qui l'avaient touchée au cours de sa vie.

- Mais appelez-moi Camille.

- Vous voulez en venir où exactement ?

- Nous pouvons juste parler ensemble, sans but précis, pour apprendre à nous connaître.

" Avec quelle finalité ? ", pensa Marie.

Il faut dire qu'elle avait toujours appris à être très autonome, ayant grandi sans ses parents, transbahutée de famille d'accueil en famille d'accueil - avec plus ou moins de réussite -, devant travailler très tôt pour payer ses études d'infirmière. Elle vivait seule depuis de nombreuses années et s'en trouvait fort bien : personne pour lui dire ce qu'elle avait à faire, ou alors seulement parfois sa conscience qui l'a poussait dans un sens plutôt que dans un autre. Alors, que venait faire cette "Camille" dans sa vie, qui risquait de bouleverser le bel agencement que Marie avait réussi à mettre en place au prix de tant d'efforts.

- Je dois vous avouer que je vous observe depuis plusieurs mois ; enfin, j'essaie surtout de deviner au bruit de vos pas au dessus de ma tête ce que vous êtes en train de faire dans l'appartement de monsieur Hubert. Je pense d'ailleurs que je suis devenue une spécialiste de ce genre d'observation.

- Pourquoi vous intéressez-vous à moi ? Il ne me semble pas que l'on se connaisse ?

Marie essayait à présent de trouver dans les traits et la tenue de Camille des détails qui auraient pu lui rappeler quelque chose ou quelqu'un. Elle profitait d'ailleurs des moments de silence pour activer son scanner intérieur, discernant là, à un doigt, une

bague ancienne surmontée d'une citrine magnifique, ici des yeux d'un bleu d'azur qui devaient changer de couleur avec le temps, ou bien encore un grain de beauté à droite, sur la lèvre supérieure, qu'elle avait déjà remarqué chez quelqu'un ; mais chez qui ?

- Je comprends tout à fait votre surprise, mais je dois avant tout vous confesser que j'exerce la profession de voyante, dit Camille, presque en s'excusant.

Pour tout dire, depuis quelques temps, Marie s'en doutait un peu, et tout le décorum qui l'entourait depuis son arrivée dans l'appartement n'était pas étranger à cet état de fait.

- Cela vous dirait de partager un thé avec moi ?

Marie pensa : «Avec plaisir !», tant elle commençait, presque malgré elle, à se faire à cette ambiance mystérieuse. Elle se surpris pourtant à répondre, avec une pointe d'agressivité :

- Comme vous voulez.

Camille se leva avec douceur et se dirigea vers ce qui devait être la cuisine, semblant flotter sur le sol. Elle revint quelques minutes plus tard tenant un plateau. Marie pensa que tout avait été préparé à l'avance et cette forme de perte de contrôle la troubla un peu. Deux tasses furent servies. Camille porta la sienne à ses lèvres et la reposa. Elle leva la tête vers Marie et l'observa un temps, puis :

- J'aimerais que nous parlions un peu de vous. Avez-vous eu une enfance heureuse ?

Cela surpris Marie ; elle pris conscience tout à coup qu'elle ne s'était jamais posé la question.

- Oui, enfin, je crois. Je n'ai jamais connu mes parents biologiques, mais mes familles d'adoption ont, dans l'ensemble été très gentilles avec moi ; j'ai eue de la chance.

- Je suis contente de cela. Mais, qu'est-il arrivé à vos parents naturels ? Vous le savez ?

- Non, mais je vous avoue que je n'ai pas fait de recherches pour le savoir, au contraire de la plupart de mes compagnons d'infortune. D'un autre côté, je n'en veux pas à mes parents ; j'ai toujours pensé qu'ils devaient avoir de bonnes raisons pour avoir agit de la sorte. Vous devez être surprise par ce manque de curiosité ?

- Pas du tout. Mais si aujourd'hui vous souhaitiez connaître des éléments sur votre filiation, je pourrais peut être vous aider.

- Et vous allez peut être voir ça dans votre boule de cristal, dit Marie avec un brin d'ironie dans la voix.

- Peut-être bien, mais je vous sens un peu réticente à propos de tout ça. Je pourrais sans doute vous surprendre, laissez-vous aller.

Presque malgré elle, Marie était à présent parfaitement détendue. Était-ce grâce à l'atmosphère qui régnait dans l'appartement, au thé parfumé, à la douce voix de son interlocutrice ?

"Pourquoi pas, après tout", pensa-t-elle.

- J'ai déjà un peu étudié votre profil, repris Camille, et je peux vous dire que vos parents vous ont profondément aimée, malgré tout ce que vous pouvez en penser.

- Mais je ne pense rien !

- Votre père a rencontré votre mère au Brésil alors qu'elle était étudiante là-bas. Lui était chercheur d'or et véhiculait avec lui un parfum d'aventure qui l'a tout de suite séduite. Ils se sont aimés et vous êtes née quelques mois plus tard. Malheureusement, votre père a été tué par des trafiquants et votre mère a été obligée de rentrer en France.

- Obligée ?

- Oui, sa situation financière ne lui permettait pas à ce moment là de s'occuper d'un enfant au Brésil et ses parents qui avaient une grande influence ont fait pression pour qu'elle revienne.

- On a toujours le choix.

- Peut être manquait-elle alors de volonté pour s'opposer à ses parents. Enfin, de retour en France ceux-ci ont fait en sorte qu'elle vous confie à l'Assistance publique. Cela a duré des mois avant qu'elle n'accepte. Elle a beaucoup lutté, mais ceux que l'ont peut appeler vos grands-parents, avaient de la constance ainsi qu'un grand pouvoir de persuasion. Finalement, juste après cet épisode déchirant, elle a fuit ce milieu oppressant ainsi que, croyait-elle alors, cet acte tragique en se réfugiant dans un ashram en Inde ; pas tant, sans doute, pour le côté religieux de ce lieu, que pour y faire pénitence et pour retrouver un peu de paix intérieure : les deux étant sans doute liés.

Marie était médusée. Elle se leva et partit, ses jambes ayant du mal à la porter. Comme prise dans un nuage de coton, elle traversa le couloir, descendit l'escalier, sans se soucier le moins du monde de son patient du 5^{ème} étage.

La nuit suivante, Marie fit un rêve étrange qui la troubla les jours suivants.

A la végétation qui l'entourait et au type des maisons, elle se pensa en Inde. Elle marchait sur un route en terre battue, et entra, comme en lévitation dans un bâtiment en bois couvert de paille qui n'avait qu'une seule pièce. Au centre de celle-ci, attendait la voyante en position du lotus et vêtue d'un sari. A l'approche de Marie, elle leva les yeux vers elle. Son regard semblait bienveillant, mais ce maître Yoda au féminin lui dit pourtant, avec la voix sourde de Dark Vador : «Je suis ta mère»...

